



MICHEL GENTILS

A la recherche du jawari

APRÈS Y AVOIR SÉJOURNÉ UNE PREMIÈRE FOIS DURANT SIX MOIS (IL Y A PRESQUE TRENTE-HUIT ANS !), C'EST POUR LE « JAWARI » QUE JE SUIS REVENU EN INDE, À VARANASI (BÉNARÈS), AVEC MON AMI LUTHIER JULIEN JALAGUIER.

Par Michel Gentils // Photos : Julien Jalaguier & Michel Gentils

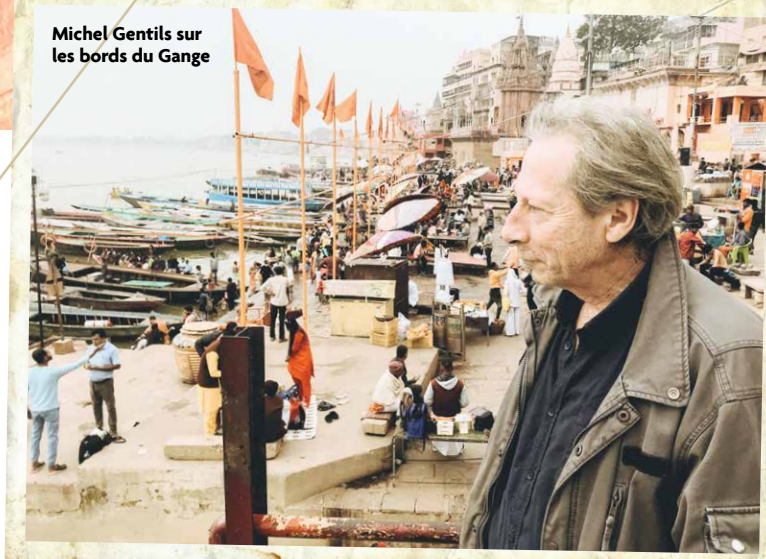
Les princes de l'Inde ont érigé des palais à Varanasi, tout au long des rives du Gange

Le jawari, ce son beaucoup plus riche que le nôtre (lire encadré, page...), m'avait fasciné. Mais apprendre à jouer du sitar ou de la vichitra vina (lire encadré, page...), requiert au moins dix ans d'étude avant d'émerger techniquement. Pour ma part, j'ai eu l'idée d'adapter le chevalet indien à la guitare afin de donner un jawari, une « âme », à la guitare. J'ai appris à le fabriquer. Depuis, la guitare-sitar est de tous mes concerts. Ce n'est pas le sitar, c'est un autre son, une autre guitare, aux possibilités sonores nettement accrues. Jean-Pierre Favino m'en a fabriqué un prototype à deux manches. Julien Jalaguier m'a concocté une guitare-sitar dix cordes baritone sur la base d'une douze-cordes, dont j'ai dédoublé les deux paires aiguës. Nous lançons ensemble une production de guitares-sitar : six, dix cordes et baritones. Il y a longtemps que j'avais envie de revoir mon ami indien, Radhey Shyam Sharma. Julien a proposé de m'accompagner. J'ai emmené ma guitare-sitar baritone. Nous voulions savoir ce qu'en pensaient les luthiers indiens et vérifier si le sillet du chevalet pouvait être encore amélioré. Bref, affiner nos connaissances en la matière !

Dans l'atelier de Radhey Shyam Sharma

Radhey est assis en tailleur dans un coin de son minuscule atelier de lutherie. Il n'a quasiment jamais besoin de se lever pour travailler. À sa gauche, une série de tiroirs vieux peut-être d'un siècle, d'où il extrait quelques outils simples, fabriqués pour la plupart par son père et lui : quelques limes, une perceuse à arc et fil et diverses pièces à installer sur les sitars qu'il prépare, comme des chevilles en bois, des morceaux d'os dans lesquels il taille les chevalets, des petits canards en plastique dur percés comme de grosses perles destinées à l'accordage fin, etc. Entre les tiroirs et lui, un étau venu d'un lointain passé, legs d'un ancêtre, dont la partie en bois est creusée, usée sur plusieurs centimètres. Celui-là, on voit tout de suite qu'il a vu passer des centaines d'instruments de musique entre ses dents. À sa droite sur le sol, une boîte en bois contient les cordes, qu'il reçoit d'Allemagne et des États-Unis, car « elles sont plus solides ». Pas un seul outil électrique ! Juste son téléphone portable, comme il se doit aujourd'hui en Inde... L'atelier doit faire en tout une douzaine de mètres carrés, la taille d'un garage pour une voiture. Les murs sont couverts

Michel Gentils sur les bords du Gange



Radhey Shyam Sharma et sa perceuse à arc qui lui permet d'être très précis 5-Echanges entre collègues luthiers





Julien Jalaguier



de sitars, enveloppés de plastique pour les protéger de la poussière. On se déchausse avant d'entrer. On s'assoit sur une banquette et, lorsque la visite se fait longue, Radhey prend son téléphone et commande un tchaï. Le marchand du tchaï shop d'à côté vient sur place vous le servir dans de petites coupelles en terre, cuites à petite température et à usage unique : on les jette ensuite, elles retournent à la terre. L'homme est plutôt avenant, petite tête ronde au sourire facile, sensible, attentif et posé. On le sent passionné. Il est l'héritier d'une dynastie de luthiers. Pendant qu'il prépare méticuleusement son mélange à chiquer, je lui joue un morceau de musique sur ma guitare-sitar. Il a aimé, et l'instrument l'intrigue. Cela nous rapproche. Et puis, quand il apprend que mon ami Julien Jalaguier, lui aussi luthier, a fabriqué ma guitare,

il y avait ici plusieurs luthiers réputés en sitars, sarods, vinas, sarangis, tablas, tampuras, etc.

En perte de traditions

Aujourd'hui, pour ce qui est de la vichitra vina, c'est fini : il n'y a plus de luthiers ni de musiciens qui en jouent dans cette ville d'un million et demi d'habitants. Il y a trente-huit ans, j'ai rencontré Ganga, un Italien qui étudiait la vichitra vina à Varanasi depuis des années. Il y revient parfois donner des concerts prestigieux. Son maître est mort, personne n'a pris la relève. Plus de luthiers pour les faire, plus de professeurs, plus de musiciens... Les Indiens sont en train de perdre leurs traditions. Lorsqu'on perd un savoir-faire affiné pendant des millénaires, il est perdu à jamais, on ne le réinventera pas. C'est une perte irrémédiable qui laisse l'humanité plus nue, moins riche, moins

des jeunes sont à fond sur Bollywood propagande commerciale qui rabat l plus grands espoirs à des chimères « occidentalisantes » et mondialisées, définition inaccessibles, et qui, par-dessus le marché, nous parle comme des niais.

Apprendre la musique en Inde

Mon amie Ursula Hasenbusch m'avait donné l'adresse de Sukhdev Prasad Mishra, violoniste d'une vieille famille de musiciens de Varanasi. Il est venu nous rejoindre à l'hôtel. Il habite tout près, à



Echanges entre collègues luthiers



Chez le violoniste Sukdhev Prasad Mishra, on s'entraîne sous un oeil divin, entouré sdes trophées musicaux de prestige



La tête de la rudra vina fabriquée par le père de Radhey

« EN INDE, C'EST L'ÉTAT DANS LEQUEL ON EAST QUI GUIDE LA MUSIQUE. »

il le regarde en collègue et tous les deux commencent à causer. Examinant la guitare sous toutes ses coutures, il admire la qualité du travail de Julien en connaisseur. « Le sillet de votre chevalet a la bonne taille et il sonne très bien, il n'y a rien à y faire de plus », dit-il la mine réjouie, en appréciant la résonance de la corde aiguë de la guitare. Julien et moi échangeons un regard soulagé : nous avons notre réponse et elle est positive. Nous voici adoubés dans la confrérie des faiseurs de jawari. L'avis de Radhey sur notre chevalet nous rassure (« il est parfait »), mais, en même temps, nous laisse sur notre faim : rien à se mettre sous la dent pour l'améliorer. Radhey est l'un des deux luthiers de sitar qui officient encore à Varanasi (Bénarès), la plus vieille ville de l'Inde, haut lieu de spiritualité et de musique. En 1985,

capable qu'avant. La mondialisation uniformise et détruit ainsi toutes les cultures. Radhey lui-même ne fabrique plus de sitar : il en reçoit le corps principal de Calcutta, fabriqué en quantités industrielles à base de calebasses ajustées sur de longs manches creux en teck birman (un gros business de la jungle birmane). Toute la décoration vient du Japon. Elle n'est plus en os ou corne, mais désormais en plastique, d'un blanc trop blanc pour être honnête. Lui ne fait qu'habiller l'instrument. Il y met les cordes, les chevilles, mais il lui donne surtout son âme en fabriquant le chevalet. La musique la plus ancienne, la Dhrupad, est beaucoup moins pratiquée aujourd'hui. Là aussi, les enseignants et les luthiers disparaissent. La plupart

ont pied. On a discuté un peu, puis je lui ai proposé de lui faire écouter la guitare. J'ai joué joli, il a été touché et a commencé à chanter sur mon improvisation. « Ta musique vient du cœur », m'a-t-il dit, et il m'a invité à venir chez lui pour jouer ensemble. Dès lors, Julien et moi avons fait chaque jour le trajet à pied par des petites rues grouillantes de vie jusqu'à sa discrète et néanmoins grande maison, calée au fond d'une impasse. Très occupé entre ses cours et ses concerts, il nous recevait pour une heure dans sa pièce à musique, placée près de l'entrée comme pour donner à la maison toute la bénédiction de son harmonie. Il me faisait travailler à découvrir deux ou trois ragas, mélodies traditionnelles autour desquelles on improvise. Il prenait son violon, mais surtout le

LE JAWARI, KÉSAKO ?

« Jawa » signifie « âme ». Le jawari est le principe technique permettant d'ouvrir le son, l'âme de l'instrument à cordes. Il requiert un travail bien précis sur le chevalet, où la corde qui s'appuie doit friser - un peu comme lorsqu'on lui approche un ongle - sur une partie presque plate, en fait très légèrement arrondie. Cela fait apparaître des gerbes d'harmoniques, qui viennent enrichir considérablement le son et augmentent la résonance par sympathie. Les notes qu'on



Velesendit, imus et alicitaquame

joue se mettent à briller de la résonance des autres cordes. Cet arrondi du chevalet règle le frisé de la corde, jusqu'au centième de millimètre. La qualité du frisé donne le grain, la richesse du son. Autant dire que cette pièce est essentielle : elle est le cœur même de l'instrument, et la valeur d'un luthier se mesure à la qualité de ses chevalets plats. Point de loupe, aucune machine électrique, juste un mouvement

du poignet travaillé pendant des années avec une simple lime. Sur ma guitare, le jawari permet, à faible volume, un jeu d'une extrême délicatesse. Mais au maximum de son volume, je peux la faire gronder. Avec ce système, la dynamique est plus grande. Quant au sustain, il est beaucoup plus long (la note sonne plus longtemps). Et ce chevalet bombé, qui fait le jawari, ne fait pas qu'enrichir le son. Il permet aussi



Velesendit, imus et alicitaquame

de le modifier en permanence, de jouer avec lui en fonction des notes, dans le mouvement du jeu global. Ce système est très ancien. Présent sur une harpe sumérienne datée de près de 5000 ans, et il se diffuse ensuite en Égypte, en Afrique, en Europe chez les Grecs et en Asie, particulièrement en Inde.

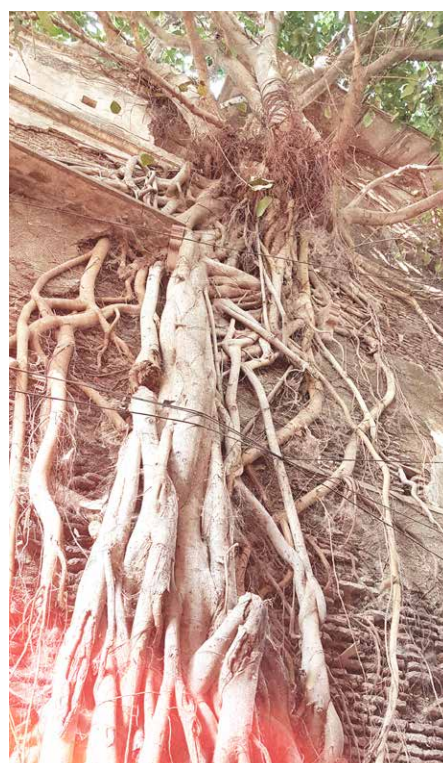
Pour en savoir plus : www.tosslevy.nl



Michel Gentils sur les bords du Gange avec sa guitare-sitar 10 cordes baritone



Une tourelle vieille sur le Gange



LA VICHITRA VINA

Pourtant, cet instrument représente à mes yeux la quintessence du système de résonance des instruments à cordes de l'Inde. Comme le sitar, elle porte des cordes sympathiques et, lorsqu'on joue, ces cordes-là se mettent à vibrer d'elles-mêmes, créant un son particulièrement riche en

harmoniques. La vichitra vina, elle, porte ce principe de résonance au plus haut, à tel point que les cordes jouées comptent finalement moins que celles sympathiques. La note sert principalement à générer cette résonance par sympathie : une note met en route plusieurs cordes sympathiques qui vont donner un son bien particulier

à l'instrument. La note suivante en déclenche d'autres et le son entier de l'instrument change. La vichitra vina est un instrument qui modifie sa sonorité constamment. C'est l'instrument du son, on le sculpte en permanence, dans le mouvement. Rien n'est fixe, tout bouge, tout est dans le mouvement.



Lorepero cuption ratur repra dolorepudic te consequam, illautasi tecabor audae volupta tibustiusa

Pour la fête Diwali, des bougies sur les barques

« NOUS AVONS PERDU L'OREILLE DE NOS ANCÊTRES, QUI ENTENDAIENT PLUSIEURS NOTES DANS UNE SEULE. »

temps de se mettre dans l'ambiance avant de démarrer, lentement, sur une courte phrase de deux notes, passant de l'une à l'autre, ou plutôt tournant autour à grand renfort de glissandos et d'appoggiatures. Puis, c'était à moi de rejouer sa phrase, et d'emblée sur la guitare, j'avais un sérieux problème technique pour faire glisser les notes. Cahin-caha, j'essayais quelque chose, la plupart du temps très maladroitement. Il semblait toujours satisfait. Après avoir épuisé le jeu à deux notes, une nouvelle phrase présentait la troisième. Un peu d'exploration plus tard, et c'était la quatrième. Ainsi le raga se développait lentement, avec des moments plus longs d'improvisation, pour moi comme pour lui. Lentement, l'esprit du raga s'imprégnait en moi, et c'était bien là l'intention de Sukhdev. En Inde, c'est l'état dans lequel on est qui guide la musique. C'est pour cela qu'on a besoin du cœur, qui est toujours vrai. Le raga n'est pas une gamme, c'est un état précis. Le reste, c'est de la technique, et on la travaille dans le seul but de mieux exprimer cet état. « Travailler la musique selon la

pédagogie de Sukhdev, qui est celle de l'Inde, me conviendrait mille fois mieux que nos pratiques occidentales », s'est enthousiasmé Julien. Après ce travail de concentration, nous allions déguster au carrefour du coin le tchaï, « le moins cher de la ville » : sept roupies, c'est-à-dire sept centimes d'euros. Lors d'une soirée où sa famille avait invité un groupe d'Espagnols de passage, Sukhdev nous expliqua comment son père apprenait la musique à ses enfants, en plein milieu de la vie : « Par exemple, certains matins nous devions aider notre père à prendre son bain. Il pouvait soudain nous dire : « Bon, pendant que vous me frottez le dos, nous allons travailler tel raga ». Il se mettait à le chanter et nous devions lui répondre. » Au feeling, à l'inspiration du moment, le travail se faisait au cours de la vie quotidienne, dans une joie, et non pas seulement en se forçant pendant un temps donné spécialement consacré à travailler la technique. Sukhdev et sa femme ont adopté un garçon d'une dizaine d'années : le fils d'un tabliste réputé en Inde, récemment décédé. Le

jour où les Espagnols furent invités, il nous a fait un joli solo de dix minutes. En bas des escaliers intérieurs et sur le pas des portes, toute la famille écoutait avec attention.

Tempérament

Chaque note est constituée d'une infinité de petites notes appelées harmoniques : ce sont elles qui, selon l'importance de chacune dans l'ensemble, donnent le son. Partout, les musiques traditionnelles ont joué avec les harmoniques pour inventer des sons acoustiques à l'infini. Mais là où elles les exploitent en jouant une seule note à la fois, notre musique tempérée les élimine en inventant les accords. En Inde, on cherche à les mettre en valeur ; chez nous, on les enlève. Pourtant, sans les harmoniques, l'oreille se fatigue. Pour tempérer la musique, on a réduit l'écart naturel entre la hauteur des notes. Or déplacer même très légèrement les notes suffit pour annuler la résonance par sympathie entre elles. On perd les harmoniques, on perd l'effet du son sur nous, infini dans ses manifestations et sur nos états d'être, bref, on perd la

dimension la plus profonde en musique. Notre musique occidentale, qui a conquis le monde, est plus souvent tournée vers l'esthétique quand les musiques traditionnelles vont chercher le bon état d'être, qui permet de jouer joyeusement avec le cœur. Le son traverse chacune de nos cellules. Il nous rend heureux. Nous avons perdu l'oreille de nos ancêtres, qui entendaient plusieurs notes dans une seule. Il nous est facile de la retrouver. Il suffit par exemple d'écouter

dans le son d'une cloche plusieurs notes qu'elle produit pour entendre comment elles s'influencent entre elles et créent des mélodies dans la queue de leur résonance. Cette oreille non tempérée cohabitera en nous sans problème avec l'oreille tempérée. « L'écoute fine des sons est un élargissement de conscience », disait Iégor Reznikof. Toute amélioration de l'oreille est bonne à prendre dans nos sociétés vivant sous écouteurs, mais n'écouter plus le vrai monde. Pour y

aider, le jawari serait un puissant outil.

Epilogue

J'ai fait 17000 kms aller-retour pour apprendre que la vichitra vina a quasiment disparu en Inde. Comme il me faut une photo pour l'article, j'en découvre une, rarissime... à seulement 4 km de chez moi ! ■

www.michelgentils.com
fr.nylguitars.com



Bateau-mouche sur le Gange

Pour la fête Diwali, des bougies sur les barques

